

AURÉLIA
Les Légions d'Hadès II

CENDRINE BERTANI

AURÉLIA
Les Légions d'Hadès II

ROMAN

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements, existant ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence.

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. » (art.L.122-4)

Conception graphique et mise en page : Rive d'Or
Graphisme : Quentin Champlon

Copyright © Tous droits réservés 2023.

© Éditions Rive d'Or

Impression Bookelis (France)

ISBN : 979-10-359-9011-4

Remerciements

Cette saga a été l'objet d'un travail d'écriture et de réécriture ambitieux et approfondi : la première intrigue était en effet tout entière centrée dans l'Antiquité grecque, à l'époque de Périclès, et les Voyageurs du Temps sont apparus après cinq ans de maturation du projet, alors qu'une trilogie avait été bouclée.

Nouvel axe de lecture, conséquences multiples : une enquête s'est profilée, à Athènes, de nos jours, contre une secte qui cherche à faire resurgir les dieux du passé.

Qui est le Passeur ? Qui est l'Élu ? Et bien évidemment, qui est le Légionnaire ?

Il est conseillé de lire les tomes de la saga dans l'ordre.

Merci à tous ceux qui ont participé à la transformation de cette œuvre en thriller historique young adult, et qui se reconnaîtront.

Tout particulièrement, merci à Takis, sans qui la Grèce moderne n'aurait pas les mêmes couleurs.

Merci à tous ceux qui supportent mes manies d'écrivain et qui soutiennent mon travail, au quotidien.

Il ne faut jamais renoncer, mais peaufiner, améliorer, corriger, le cas échéant. Les personnes qui m'ont aidée à finaliser cette édition sont nombreuses. Je tiens à remercier tout particulièrement Valérie, mon amie fidèle, et Quentin, mon graphiste génial.

À très bientôt, ami lecteur, sur les réseaux, ou à l'occasion d'un salon, en vrai. Car la littérature ouvre bien des horizons, aidant à surmonter les périodes anxiogènes. Parfois, le quotidien est même source d'inspiration. La Grèce, après 2014, a connu une crise économique sans précédent, débouchant sur une véritable remise en question politique et religieuse. Beaucoup de faits utilisés dans cette fiction sont inspirés d'événements réels. Mais lesquels ?

Récapitulatif du tome 1 : Le Réveil

A Athènes, fin 2016, un enseignant d'archéologie, le professeur Nikopoulos, a été assassiné. Il détenait un grimoire dont les formules intéressent une secte, prônant l'avènement du mal.

Pour les flics du Tmima, le coupable est un tueur en série, accompagné d'un loup, qui a semé le chaos dans la ville. Officiellement, en tout cas. En creusant davantage, Georgia et Chrysostomis commencent à se demander s'ils ne luttent pas contre un démon.

D'ailleurs, le fils de Nikopoulos a réussi à poursuivre l'enquête... dans le passé, à l'époque de la guerre du Péloponnèse. Un objet de culte, retrouvé au cours de fouilles archéologiques, a ouvert le portail du temps, et cinq étudiants (Graciella, Dorothée, Hans, Miguel et Milos) sont désormais piégés dans un monde antique où les créatures mythologiques côtoient Périclès. C'est le V^{ème} siècle avant J.-C.

Mais tout cela est-il vraiment réel ?

Acronymes utilisés dans la saga

ASTYNOMIA : police grecque urbaine

DIAS : police à moto

EKAB : urgentistes

E.K.A.M : section antiterroriste
TMIMA : hôtel de police

Deux époques alternent :

HODIE : le présent

OLIM : le passé

Pour clarifier la narration, les parties se déroulant à notre époque sont en italiques.

Cette œuvre reste une fiction dont l'inspiration est antique et mythologique. Pour les besoins de l'intrigue, l'auteur reconnaît avoir édifié un amphithéâtre à Athènes, alors qu'un tel lieu n'existait pas.

Un index des personnages figure en fin d'ouvrage, ainsi que des notes sur les éléments de la vie quotidienne dans l'Antiquité grecque.

Prologue

Ils étaient cinq, piégés dans une époque qui n'était pas la leur.

Cinq étudiants de nationalités différentes.

Cinq amis, au destin incertain.

En danger, sur les traces de ceux qu'ils auraient dû craindre. Les Légionnaires, ces partisans du mal. Hadès et Arès étaient les dieux responsables du chaos actuel, à Athènes. Comment en était-on arrivé à cet enfer ? Des démons venus du passé cherchaient à reprendre le contrôle du monde.

Cinq camarades avaient trouvé le passage. Mais l'arche resterait-elle ouverte longtemps ?

Pourraient-ils empêcher le meurtre de leur professeur et retrouver un jour leur présent, ensemble ?

PREMIÈRE PARTIE
Mutations

IN AURELIAE MEMORIA¹

Olim² : 430 avant J.-C.

Je me réveillai sur la couche préparatoire au bûcher funèbre et je ressentis un violent spasme de répulsion à l'idée que j'aurais pu être la proie des flammes purificatrices. J'échappai à la crémation de justesse, car les prêtres officiants, sur le parvis des marches du temple d'Asclépios, étaient en train d'accueillir les fidèles pour les cérémonies funéraires.

Je me dressai d'un bond et m'enfuis, avec pour seul objectif de trouver une cachette sombre, jusqu'au crépuscule. On découvrirait que mon corps avait disparu. On accuserait peut-être les adeptes du mal de s'être procuré un cadavre pour leurs rites maudits. Ce n'était plus mon souci.

En me faufilant jusqu'à la porte arrière du temple, par laquelle la statue du dieu pouvait être sortie du naos lors des processions religieuses, je quittai les lieux, et je m'aperçus que les rayons du soleil me brûlaient la peau douloureusement. Il fallait que je longe les murs de torchis des édifices pour bénéficier de l'ombre salvatrice des balcons surplombant les com-

¹ Dans la mémoire d'Aurélia.

² Autrefois.

merces. Des courtisanes y appelaient le chaland. La vie continuait.

Je ne pouvais pas retourner chez Périclès sans avoir réfléchi à un plan d'action. Je me terrai tout le jour dans les *carceres* de l'amphithéâtre : ces cages qui, lors des jeux, contenaient des fauves. Les dernières festivités remontaient à deux lunes. Il n'était pas prévu d'organiser des combats entre gladiateurs et bêtes féroces avant longtemps. Les prisons de l'amphithéâtre étaient vides. L'odeur des lions, cependant, était encore présente.

En temps ordinaire, j'aurais été dérangée par cette fétidité ambiante, mais mon séjour aux Enfers m'avait apparemment immunisée contre les relents d'urine et de paille souillée, de sang et d'épices étrangères.

Incongrûment, mon estomac gronda. Je réalisai que je n'avais pas mangé depuis le repas funeste où j'avais absorbé du poison, en quantité suffisante pour en être souffrante au point de sembler morte. Je vomis à l'idée que le breuvage empoisonné n'avait pas été évacué par mon corps. Tremblante, je restai prostrée contre les parois de la cage, à la manière d'un animal blessé.

J'avais faim. Si faim. À la nuit, je sortis voler à manger. Je trouvai une boutique de l'agora dont la devanture n'avait pas été bien refermée. La planche de bois qui aurait dû sceller le petit réduit dévolu aux boulangers de Cérès, sur le portique à l'est, était vermoulue, et j'y glissai facilement la main droite. Je m'attendais à ce que mes ongles soient écorchés, tandis que je

tirai de toutes mes forces sur une latte de bois fragilisée, mais cette dernière céda sous la pression très facilement. J'inspectai le local, désert. Des galettes de sarrasin avaient été oubliées par les artisans boulangers, et je me jetai sur la nourriture avec avidité.

Ma voracité me surprit. Je me mordis bêtement, et je m'étonnai de constater qu'une goutte de sang vermeil avait perlé sur ma lèvre inférieure. J'effleurai du bout des doigts mes dents supérieures, et sursautai au toucher de mes canines, particulièrement pointues.

Un éclair de lucidité me rappela ce serviteur d'Hadès, à l'allure à la fois séduisante et inquiétante. Le jeune homme avait un sourire carnassier. Et une beauté démoniaque. Mon pouls s'accéléra alors que je pensais à lui. Il me semblait que si je l'appelais à mon secours, il pourrait percevoir ma détresse, et je crus entendre sa voix grave murmurer « Aurélia ». Mais peut-être n'était-ce qu'un souvenir... ou un fantasme. J'étais si seule, désorientée. Je me sentais faible, désorientée. Ce garçon était le seul être humain avec qui j'étais entrée en contact aux Enfers. Les ombres, les Dieux, le passeur squelettique à l'aspect de momie... avais-je réellement vécu cela ? Mon cerveau avait été privé d'oxygène, c'était sûr. Il affabulait probablement. Sinon, d'où venait cette image d'un étrange baiser, que j'avais échangé avec le serviteur d'Hadès ? J'avais senti ses dents sur mon cou...

Je défaillis soudain, et mon estomac se révolta, rejetant le pain ingurgité. Était-ce le

frisson de la mort qui m'avait étreinte ? Ou ne tolèrerai-je à l'avenir plus cette nourriture qui me convenait quand j'étais simple mortelle ? Pour m'en assurer, je tentai avant l'aube de m'alimenter de nouveau, mais le même haut-le-cœur me reprit.

J'errai comme une âme en peine, toute la nuit, d'un commerce à l'autre, allant jusqu'à rebrousser chemin jusqu'au parvis du temple d'Asclépios, où mon corps avait été exposé à la mort. Les pavés froids de la place d'Athènes m'avaient abîmé les pieds, et je songeai que j'aurais besoin de sandales. Les lieux étaient tristes, et les cendres, au pied de l'autel divin, avaient été balayées.

Des familles honoraient à présent le souvenir de leurs défunts, avec piété. Cet honneur, j'en serais à jamais privée. Mon frère ne conserverait pas l'urne contenant mes restes, et les dieux Lares m'oublieraient. Sur l'étagère du columbarium, où reposaient les cendres de mes parents, je serais éternellement absente, et tout réconfort serait refusé à Alexos, à moins que je ne lui apprenne ce qui m'était arrivé. Il me fallait regagner l'amphithéâtre avant que les premiers esclaves ne viennent travailler.

Je traversai l'agora déserte, en ayant pris soin d'envelopper ma tête sous un tissu emprunté sur l'étal d'un passementier. Voler ma nourriture et mes habits me posait un problème d'éthique. Je regrettai cette pièce de monnaie conservée par Charon, bien que le passeur des Enfers ne m'ait pas conduite au Champ du Jugement. L'obole aurait pu être échangée contre des drachmes, qui

m'auraient permis de subsister quelque temps. Lorsque j'aurais retrouvé des forces, il me faudrait pénétrer dans l'*oikia*³ de Périclès, afin de récupérer les maigres biens que j'avais possédés durant ma courte existence.

Le jour me trouva chancelante, épuisée par ma virée nocturne, découragée par ces nouveaux interdits, qui diminuaient mon champ d'action. Je devais protéger mon jeune frère. Il fallait que je venge mes parents. Leur assassin était toujours en liberté.

Mon ennemi n'était pas limité dans ses déplacements par l'éclat du soleil. Il n'était pas torturé par la faim. Il avait sur moi un avantage non négligeable, et je sentis la haine à son égard durcir mon âme.

Le pain ne me rassasiait plus. C'était une certitude. J'en étais même malade. De nuit en nuit, je m'affaiblissais. Le jour, je restais allongée sur la paille, proche de l'inconscience, dans une sorte de sommeil sans rêves. Ma respiration ralentissait, mon pouls se faisait plus espacé, et c'était comme si je retrouvais l'apparence de la mort.

Le troisième soir, je gémis et pris mon visage entre mes mains, pour pleurer sur mon sort. Je sentis que mes pommettes étaient saillantes. Ma peau était si pâle qu'elle devenait presque phosphorescente. Les geôles étaient profondément enfouies en sous-sol, sous la piste de sable, et durant la journée, si j'en avais trouvé la

³ L'*oikia* est un domaine comportant la maison et ses dépendances.

force, j'aurais pu circuler dans ces souterrains à ma guise. Les lieux avaient été abandonnés, mais cette cachette ne serait que temporaire. Dès l'arrivée de nouveaux gladiateurs, l'amphithéâtre serait de nouveau entretenu et habité.

Qui d'autre aurait pu m'aider ? Je suppliai mentalement celui qui avait fait de moi ce que j'étais devenue. C'était un appel au secours. Qu'il se manifeste.

Lukios m'entendit. Je ne le vis pas arriver. Lorsqu'il se matérialisa à la grille de la cage dans laquelle j'étais alitée, je me reprochai de ne pas l'avoir entendu approcher.

Il était beau, aussi brun que dans mon souvenir. Il était pâle, comme moi, mais n'avait pas l'air en mauvaise santé. Ses prunelles trop claires étincelaient.

Il approcha de mes mains un lapin qui venait d'être tué, et je sentis que l'animal était encore tiède. Avais-je besoin de viande pour retrouver mes forces ? Je puisai dans les yeux de mon comparse le courage nécessaire pour suivre mon nouvel instinct. Le gibier était cru. Mon estomac gronda.

Je reniflai le lapin. Son pelage était doux, gris. J'aurais aimé avoir un petit animal à caresser aussi soyeux, jadis.

Lukios posa sa main sur mon épaule. Je tressaillis. Je le remerciai du regard pour la nourriture qu'il m'offrait, et je le vis sourire.

Il me rappela son nom. Me chuchota que je devais me faire à ma nouvelle condition. Qu'il n'avait pas le droit de rester près de moi, tant que

je ne serais pas prête à accepter qui j'étais devenue. Ce fut tout.

Alors que j'essayais de me décider à manger ma proie, je sentis un courant d'air frais traverser ma prison, et je constatai que mon sauveur avait disparu. J'en ressentis de la tristesse. J'étais de nouveau seule, avec un lapin sur les genoux.

Alors d'un coup de dents précis, je lui tranchai la gorge. Je me repus de son sang tiède, qui gicla dans ma bouche. Je sus que c'était là ce qui me conviendrait à l'avenir.

Je pouvais lutter, repousser l'évidence. Jeûner, m'affaiblir, haïr Lukios ou les dieux qui m'avaient manipulée pour que je revienne sur terre. Mais d'une certaine façon, j'avais fait un choix. J'étais devenu ce que les hommes plus tard appelleraient un vampire.

*

* *

Au bout de quelques nuits, je sentis mes forces revenir. Le sang du gibier que Lukios déposait sur l'arène de l'amphithéâtre chaque soir me rendait de la vigueur. J'étais prête à accomplir ma mission. Il fallait que je retrouve la trace de mon jeune frère. Il en allait de la vie d'Alexos.

La nuit était propice aux déplacements furtifs. Je parcourus la ville jusqu'aux portes de la maison de Périclès, située deux rues après le portique, à l'est de l'agora.

Je reconnus les gardes que le stratège postait en permanence devant son domicile. Se glisser discrètement dans la demeure posait problème. Les deux premiers soirs, je restai au coin de la maison voisine de celle de Périclès, sans trouver l'audace de poursuivre mon entreprise.

Ma fièvre m'effrayait. Je ne maîtrisais plus mon souffle, et supposai que j'étais imprégnée de l'odeur des arènes, puisque je dormais dans la cage des fauves.

Alexos n'était pas loin, mon flair me l'indiquait. Je ne savais pas au juste si cette faculté de localiser quelqu'un venait de mes conditions de survie, en mode chasseur. Un lien indéfectible m'unissait à Alexos. Nous étions souvent en communion. Je devinai mon frère inquiet, déboussolé, triste. Comment lui faire comprendre que j'étais vivante ?

« Petit frère, je vais bien. Méfie-toi. On nous veut du mal, à toi comme à moi. »

La nuit où je pus me glisser dans l'*atrium*⁴ de la demeure, je tournai à gauche après le *lararium*, soucieuse de ne pas faire de bruit devant le *tablinum*⁵ où parfois Périclès passait des nuits blanches à se préoccuper de l'avenir d'Athènes, en compagnie des puissants de ce

⁴ L'*atrium* est une pièce de réception, à ciel ouvert, comportant un bassin qui récupère l'eau de pluie. Souvent, ce lieu est décoré luxueusement, car c'est l'endroit où l'on trouve le *lararium*, un autel des dieux du foyer.

⁵ Le *tablinum* est un bureau.

monde. En dessous des dortoirs destinés aux serviteurs, et des greniers dévolus aux esclaves d'un rang inférieur, je cherchai notre ancienne chambre. C'était une petite cellule sans meuble, où deux lits constitués de matelas remplis de bourre permettaient de s'allonger sur le sol pavé. Les couchages des gens humbles étaient de simples tapis étendus sur les lattes de bois du plancher, à l'étage.

Ronflements.

Notre *cubiculum*⁶ était occupé. Il y avait là deux enfants. Les neveux de Strabon peut-être, reconnus-je. Ils fréquentaient l'école de Périclès depuis peu de temps.

Où était Alexos ?

Sur la pointe des pieds, je me promenai parmi les dortoirs de la demeure, sans trouver mon frère. Peu probable que ce soit dans l'aile droite de la demeure. Là-bas, de l'autre côté des salles communes, les pièces étaient dévolues à la famille de Périclès. Les seuls domestiques étaient les femmes de chambre et les nourrices.

Une boule de contrariété me bloqua la gorge. L'échec était inquiétant.

« Alexos ! Tu vas bien ? »

C'est alors que Lukios avança dans la nuit. Il se tenait sous le toit percé de l'*atrium*. Avait-il profité de l'ouverture au-dessus du bassin pour se faufiler dans la maison ? Il fallait être exceptionnellement agile pour se frayer un passage venant du ciel, sans mettre le pied dans

⁶ C'est la chambre.

l'impluvium où des poissons mordorés se reposaient paisiblement.

L'étrange jeune homme tourna ses yeux ambrés vers moi. Il me chuchota :

— L'infirmerie, derrière les cuisines, au rez-de-chaussée.

Il s'apprêtait à repartir. Je lui attrapai le bras.

— Attends... Je veux te remercier... Pour les lapins. Et pour tes conseils.

Je me sentis gauche et embarrassée. Mon cœur faisait de drôles de bonds.

— Tu ne me dois rien, Aurélia, murmura Lukios.

Mais un sourire lui étira les lèvres. Je vis étinceler l'extrémité de ses canines. Sensation de chaleur et de picotements dans mon ventre. Je devais avoir faim, encore.

— Tu sembles savoir tant de choses...

— Tu apprendras. Il m'a fallu des dizaines d'années...

— Mais ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Quel âge as-tu ?

Les questions se bousculaient. Lukios avait l'air si jeune.

Pour éviter de répondre, il se pencha en avant et me déposa un baiser sur les lèvres.

Stupeur. Les papillons dansèrent dans mon estomac. Mon rythme cardiaque s'emballa.

— Nous avons été choisis, toi et moi, expliqua-t-il.

— Ne pars pas, l'implorai-je.

Je ne reconnus pas ma propre voix.

— Je peux te laisser, tu es prête, décida-t-il.

Cette phrase énigmatique m'étonna. J'étais en pleine confusion. Je me laissai glisser contre une colonne de marbre blanc. Je me retrouvai assise sur la margelle du bassin où s'ébattaient des poissons. Ils s'agitèrent furieusement. Ils arbo-raient la même couleur lumineuse et dorée que le regard de Lukios. Ambre animal.

C'est alors que l'impensable se produisit.

Tremblements puissants. Le corps de Lukios sembla se déformer. Grandir. S'étoffer.

Son visage s'allongea en museau. Ses membres devinrent des pattes recouvertes de fourrure grise.

Il mutait.

Je rêve, je deviens folle.

Les yeux de la créature luisaient, reconnaissables.

« C'est toi, Lukios ? »

Sa métamorphose lui avait ôté presque toute humanité.

Adossée à la colonne de l'atrium, incapable de réagir, je haletai.

« Tu as ce pouvoir, aussi. C'est ton combat, à toi d'agir », entendis-je dans ma tête.

Que fallait-il comprendre ? Seuls les fous entendaient des voix.

La créature bondit sur le toit et je restai sonnée. Les jambes coupées.

Ce devait être une hallucination. J'étais en train de perdre la raison, sûrement à cause de mon séjour dans les arènes. Il fallait que j'arrête de vivre comme une bête.

Débusquer Thémistos. Protéger mon frère. Tuer son assassin. « Oublie Lukios ! Son nom évoque un loup. Mais là, ma grande, tu perds le contrôle ! Garde tes fantasmes pour des moments où tu peux rêvasser. Tu as d'autres priorités », me sermonnai-je.

*
* *

— Alexos ? Alexos ! Tu m'entends ?

Un bruit de respiration irrégulière. Mon frère était là, derrière la cloison. Je humai son odeur. M'en grisai. Je surveillai le couloir, longtemps. Pour rester discrète. Mais aussi pour retrouver mon calme.

Une porte nous séparait. Appréhension.

Je posai la main sur le loquet de fer forgé. J'enclenchai le mécanisme et j'ouvris.

Une silhouette était allongée dans la pénombre.

— Alexos ?

Sommeil agité. J'appelai mon frère, plusieurs fois. Enfin, il se réveilla.

— Aurélia ? C'est toi ? Grand Zeus... ça craint... Est-ce que je suis mort ? Tu viens me chercher ?

Une bouffée d'affection me submergea. Alexos était amaigri, certes, mais sauf.

J'avais la gorge sèche de vouloir dire tant de choses. Finalement, j'essayai de me jeter dans ses bras.

Quelque chose m'en empêcha.

Vague de chaleur. Écran invisible. Une sorte de mur apparut entre nous. C'était comme le bronze poli d'un miroir et une forme d'énergie brûlante me mordit les doigts. Des cloques apparurent sur mes mains et cela m'arracha un cri de douleur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Un... incendie ? Explique-moi ! implora mon frère.

— Je... je ne comprends pas.

Un monde nous séparait.

— On ne peut plus se toucher ! C'est... Je crois que c'est à cause de moi.

Le drap était noirci. Sans le vouloir, j'avais failli mettre le feu à l'infirmerie.

— Je n'aurais peut-être pas dû venir... Prends soin de toi, mon frère. On te veut du mal, mais je vais te protéger. Il faut que je trouve une explication à ce qui s'est passé.

— Tu reviendras ?

J'étais frustrée de ne pouvoir l'étreindre. J'acquiesçai, sans savoir si je pourrais un jour dépasser les contraintes de ma nouvelle condition.

Mes doigts me démangeaient, pour me dissuader de désobéir et de revenir dans le monde des vivants.

Je cachai mes larmes et je disparus dans la nuit, derrière l'écran de fumée. Mes illusions s'évanouissaient : il y aurait bel et bien des conséquences pour avoir passé un pacte avec le démon. Des répercussions.

*
* *

Il fallut panser mes blessures, tant physiques que psychologiques, et quitter les arènes pour une lunaison. Les fêtes en l'honneur d'Athéna, prévues pour le début d'été, impliquaient des festivités à l'amphithéâtre, où les gladiateurs venaient s'entraîner.

J'avais besoin d'un autre refuge. Devrais-je me terroriser comme une harpie ?

La colère me rendait amère. Je n'avais jamais connu une pareille frustration.

La faim, aussi, me tordait le corps. Les lapins ne suffisaient plus à étancher ma soif.

Je me sentais contaminée par une forme de bestialité. Je me dégoûtai. Nausée. Je chancelai.

Un grognement. Des frissons. Une vibration.

Mon monde s'écroula. Dans ce vertige, la transformation survint, brutale, douloureuse.

Des pattes griffues remplacèrent mes doigts effilés. Mes paumes se parèrent d'un coussinet rosé, et un pelage mordoré me recouvrit les bras.

Un rugissement effaré m'échappa.

C'était impossible ! Il n'y avait que dans les légendes mythologiques que des métamorphoses survenaient. Des nymphes se transformaient en végétaux ou en animaux. Cela n'arrivait pas à une simple Athénienne. J'étais morte à seize ans. Moi, Aurélia, que faisais-je encore là ?

*

* *

— Très jolie lionne, commenta Lukios.

Il venait de se matérialiser au fond du vomitoire, qui permettait aux fauves de rejoindre la piste.

Était-ce réel ? Avais-je vraiment changé d'apparence ?

— Nous, les serviteurs d'Hadès, nous avons tous une entité animale, ajouta le jeune homme avec un sourire complice. Je me doutais que tu serais belle, sous ta forme de lionne.

Je lui jetai un regard furieux, mais le remarqua-t-il ?

Tu as signé un pacte avec le démon, me convainquis-je. Oublie la fille tranquille que tu étais, quand tu vivais chez le stratège. Tu n'es plus toi-même.

Lukios se mua en loup gris superbe et je ne ressentis pas le même émoi que la première fois où j'assistai à sa transformation. Je me doutai que bientôt, cette folie deviendrait naturelle pour moi.

Tu n'es plus tout à fait humaine, compris-je.

Une bête m'habitait. Un fauve.

Mon instinct animal m'avait poussée à me loger dans les cages de mes congénères. Un appétit de prédateur me rongait.

Ce sort singulier, Lukios aussi le partageait.

D'un mouvement de tête, les oreilles dressées et les babines retroussées, le loup m'invita à sortir chasser. Je le suivis, car là était ma place, du côté de ceux qui voulaient survivre, même s'il fallait s'abreuver de sang.

*

* *

J'avais promis de veiller sur mon frère. Lorsque Lukios disparaissait pour accomplir les desseins d'Hadès, j'en profitais pour me rapprocher du domaine de Périclès et observer Alexos. Il avait été malade, ayant ingéré une infime quantité du poison qui m'avait presque tuée. Thémistos avait tenté de l'assassiner, et notre ennemi pouvait très bien vouloir recommencer. C'était sans doute plus difficile à présent que Périclès avait décidé de faire de mon frère un médecin.

Je me réjouis pour Alexos, dont l'esprit était scientifique. Son avenir était assuré, apparemment.

Je trouvai que mon frère tournait beaucoup autour d'une belle chanteuse, en pâmoison, et je soupçonnai un début d'idylle entre Dilepsa et lui. C'était touchant : la vie continuait.

Mais l'assassin de nos parents ne s'en sortirait pas impunément.

Un soir, j'eus l'occasion de vérifier si la barrière de feu qui s'érigait entre un serviteur d'Hadès et un mortel apparaissait également lorsque je prenais ma forme animale. J'avais suivi Alexos à travers les rues d'Athènes, pestant contre sa témérité que j'associais à de l'insouciance : mon frère ne prenait aucune précaution pour assurer sa sécurité, comme si rien ne pouvait l'atteindre.

— Compagnons, venez voir quel mignon Aphrodite a mis sur notre route ! entendis-je.

Alexos venait de faire une mauvaise rencontre. L'apprenti médecin parcourait les rues de la ville pour se rendre chez Kora, la cousine de sa promise. Il avait une grande nouvelle à annoncer à la famille de Dilepsa. Toute la journée, il avait attendu que son service se termine, afin de leur apprendre que Chloé, la fille de Périclès, acceptait d'affranchir son esclave.

Dans la pénombre, trois formes massives.

— De quoi égayer notre soirée, n'est-ce pas ? Il faut convaincre ce jeune homme de se laisser caresser ! Je suis sûr que sa peau est douce !

Rires gras. Supérieurs en nombre, les fêtards cachaient mal leur excitation, débraillés qu'ils étaient. L'un d'eux pissait, l'instant d'avant. Il ne se donna pas la peine de ranger son pénis et un sourire édenté éclaira son visage crasseux, heureux de cette nuit bien arrosée.

Les Athéniens crurent rêver lorsqu'une lionne bondit au pied des marches, venant de la nuit, sans crier gare. Effectivement, je sortais de nulle part.

Je montrai les crocs, menaçante et grognai, à leur rencontre.

La peur dégouлина de leurs regards, et avec des gestes protecteurs, ils semblèrent m'implorer de les épargner.

— Bordel de Zeus ! Un fauve s'est échappé du Colisée !

Je laissai les deux ivrognes s'enfuir sans demander leur reste, mais je n'allais pas tolérer que l'agresseur de mon frère s'en sorte aussi bien. C'était un type répugnant, un violeur dont personne ne pleurerait la mort.

Le vaurien claquait des dents en relâchant ses sphincters, et une odeur d'égout empuantit la ruelle où ses camarades s'étaient soulagés précédemment. Dans la rigole d'urine où son sort fut scellé, à genoux devant moi, l'Athénien abject dont mon frère aurait pu être victime me sembla faible et condamné.

Alexos avait reculé de quelques pas, fasciné par notre confrontation, mais il ne s'était pas enfui, et je sentais son regard peser sur moi. M'avait-il reconnue ?

Un grand loup gris approcha à son tour, à pas feutrés, maîtrisés, très lents.

Finalement, Lukios m'avait retrouvée. Devais-je attendre son autorisation ? C'était la première fois que je m'attaquais à un homme.

En secouant sa crinière grise, mon instructeur me donna son approbation. Je retroussai les babines, animée d'une haine brutale, pour tous ceux qui voulaient du mal à mon frère.

Attaque vorace. Je l'égorgeai d'un seul coup de dents.

Gargouillis du sang qui s'échappa de la carotide du mortel, sans défense sous ma gueule vorace. Je humai l'odeur métallique de mon ivresse et ma pupille se dilata avec délectation. Mes babines baignaient dans le trou béant causé par ma mâchoire, à la base du cou de cet agresseur, dont la tête se détachait presque du tronc.

Mon frère avait poussé un cri terrifié et son râle accompagna celui de ma victime. Son estomac se révolta devant ce spectacle ignoble. Il se laissa glisser à terre, prostré, en position fœtale.

Repue, le museau souillé de sang, je tentai alors de m'approcher de lui, oubliant que j'avais encore l'apparence d'une lionne.

Alexos haleta, terrifié.

— Athéna... Pitié.

Je compris qu'il se demandait si je n'allais pas le dévorer aussi. Lukios me rappela à l'ordre d'un hululement funèbre, lorsque je fus à deux pas de mon frère.

Je devais savoir. J'étais assez proche d'Alexos pour sentir son souffle affolé.

À cet instant, tandis que le sang s'égouttait de mes babines meurtrières et que l'exaltation pulsait encore dans mes veines, l'air s'épaissit et

sembla prendre la consistance d'un voile plissé. Un rideau de feu s'éleva du sol, entre mon frère et moi, et le dépit fit retomber toute l'excitation de cette scène de chasse ; j'aurais désormais le rôle d'un prédateur aux yeux ambrés. Désillusion. Je n'avais pas l'intention de blesser mon frère, alors pourquoi n'avais-je plus le droit de lui parler ?

Je voulus l'avertir que c'était moi, mais Alexos se releva sur ses genoux flageolants et s'enfuit en boitant, l'air horrifié.

Allait-il me détester ? Avoir peur de ce que j'étais devenue ? Je poussai un rugissement désespéré.

Alexos se retourna, mû par une intuition inconcevable.

— Aurélia ?

Lukios m'obligea à m'effacer dans l'obscurité, à coups de patte sur le flanc, et je tressaillis sous ses coups de griffe. De mauvais gré, je le suivis, avec un sentiment de défaite. Pourtant, j'avais épargné à mon frère une agression, et j'avais constaté l'efficacité de mes crocs. Était-ce une victoire ?

Mon frère se réfugia sur l'acropole sacrée, au pied de la statue de la déesse. Rien n'avait de sens : il devait être encore fiévreux. Il ne pourrait même pas raconter ce qui venait de se passer à Dilepsa : cela avait tout d'une affabulation. Comment pourrait-il y avoir une autre explication ?

*

* *

Deux quartiers plus loin, je repris ma forme humaine, déstabilisée. Mes étranges canines, animales, luisaient encore de sang frais. Lukios se métamorphosa immédiatement à mes côtés. Il me prit la main. Je tremblais.

— J'ai tué quelqu'un, balbutiai-je, envahie d'un sentiment complexe, teinté de culpabilité.

Mon compagnon caressa mes doigts glacés. D'un pan de sa tunique, il m'essuya le visage, et sa proximité physique me troubla. Notre connivence était-elle un bienfait ou une malédiction ?

Crise de conscience. Devais-je me détester pour avoir ôté la vie d'un homme ? C'était un vaurien qui avait voulu du mal à mon frère... pour lui, aucune pitié. Mais pour moi ?

Je plongeai mon visage dans le cou de Lukios. Les sanglots éclatèrent sans que je puisse les endiguer.

Mon instructeur laissa le flot tarir ; il me massait le dos d'une main ferme et douce à la fois. Puis il avança ses lèvres vers ma bouche.

Geste de recul. Je n'acceptai pas son baiser. Lukios en fut blessé.

Je ne pouvais oublier la morsure qu'il m'avait infligée, aux Enfers. Il avait fait de moi un monstre.

Lukios, vexé, me révéla :

— Maintenant que tu as goûté au sang humain, il te sera plus dur de te contenter de lapins.

J'en fus frigorifiée. Je me sentais... laide. C'est moi qui étais humiliée. Qu'allais-je devenir ? Une bête ?

Se focaliser sur le sort d'Alexos me sembla préférable.

— Mon frère, j'ai... j'aurais pu le blesser...

Lukios hésita à m'en dire plus. J'étais sa disciple, sa recrue. S'il comptait que je lui mange dans la main, il se trompait. Je n'accepterais pas tout ce qu'il exigerait de moi, à commencer par cesser toute relation avec Alexos.

Je ne me doutais pas que Lukios n'avait jamais demandé à être responsable d'une novice. Cette responsabilité, il n'en voulait pas. J'étais si jeune. Perdue. Que ferais-je sans lui ?

J'ignorai que ma fierté lui rappelait ses premiers temps... lorsqu'il avait lutté.

Lukios me voyait me débattre contre l'inévitable et refuser l'épouvantable. Ce rôle de mentor était un crève-cœur. Je ne le savais pas.

J'apprendrais à tuer pour survivre. Les Légionnaires n'avaient pas le choix.

Dépassant son amour-propre, mon instructeur me révéla ce jour-là :

— Le feu t'empêchera de blesser ton frère.

— Je ne comprends pas... réagis-je. Je ne veux pas de mal à Alexos.

Lukios soupira.

— Hadès a promis que notre retour sur Terre ne nuirait en rien à notre famille.

— Je ne peux plus approcher mon frère ? Cela ne sera jamais possible ?

Lukios secoua la tête. Mes yeux s'embuèrent. Je voulus savoir :

— Et toi, Lukios ?... Aurais-tu pu attaquer mon frère ?

Le vampire sourit pensivement. Sa réponse me glaça.

— J'ai appris depuis des siècles à me maîtriser... Mais j'étais seul, alors... C'est sûr, depuis que je te connais, je suis moins concentré.

Je compris combien Lukios pouvait être dangereux, malgré son expérience.

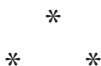
Il sembla gêné de cet aveu. Avais-je du pouvoir sur lui, moi, son élève ?

Le Légionnaire reprit sa forme de loup. Il bondit dans la nuit, jusqu'à l'orée de la cité où il disparut sans bruit.

Je restai seule, accablée de remords, sidérée. J'étais devenue une criminelle, comme ces femmes, Médée, Circé, qu'on appelait des sorcières.

La lionne en moi avait aimé le goût du sang humain. J'aurais de nouveau besoin de me rassasier. Encore et encore. Ceci ne s'arrêterait jamais.

Il ne fallait plus laisser l'animal prendre le dessus sur ma personnalité.



Je résistai trois nuits d'affilée. Mais quand la soif fut trop forte, je vis mes bras se transformer. Mes pattes devinrent griffues, dans une douleur indescriptible, et je rugis de colère. Je sentis mes traits se déformer, mon visage se mua en museau bestial.

Je décidai de mourir de faim et je ne fis rien pour m'alimenter.

Néanmoins, l'instinct fut le plus fort. La métamorphose continuait de se produire, à la nuit tombée, et je constatai qu'elle me faisait de moins en moins mal. C'était presque pire : comme d'avoir accepté l'idée de disparaître et d'être remplacée par un fauve.

Sans prendre la mesure de ce que je faisais, mue par un besoin viscéral, je me laissai porter par mes pas, aux abords de l'agora. Ma mémoire préfère occulter ce que je fis, dans ce délire sanguinaire. Je me doutai que la lionne égorgea une, puis deux, puis trois victimes.

Lukios ne me fit aucun reproche. Les corps, immanquablement, disparaissaient, après son passage. Je semai la mort.

Tout cela devait prendre un sens, sinon le prix à payer était un tribut trop lourd pour moi. J'étais revenue sur Terre pour me venger. S'il y avait un coupable, il s'agissait de l'assassin de mes parents. Il était temps de faire payer à Thémistos ce qu'il avait fait de moi.

Je voulais apparaître devant lui sous mes propres traits, ceux d'une jeune fille qu'il avait tenté d'empoisonner. Si c'était la lionne qui l'attaquait, Thémistos ne comprendrait pas pourquoi il allait mourir. Je voulais qu'il me prenne pour un fantôme. Qu'il ait le temps de ressentir de la peur, de la culpabilité, des remords. Qu'il implore mon pardon. Bien sûr, je le lui refuserais.

*

* *

— Comment résister à la métamorphose ? demandai-je à Lukios.

Nous étions devant le colisée. L'odeur des cages était fétide, musquée : l'ammoniaque des excréments félins se mêlait au foin, et je me sentais chez moi, au contact des fauves qu'on sacrifierait dans l'arène, pour que le sang repaisse Hadès et les autres dieux chtoniens.

— C'est la faim qui fait de toi une prédatrice acharnée, me confia mon instructeur.

Dans la clarté lunaire, sa beauté me sembla encore plus désincarnée.

— Mange, mange à satiété, et tu n'auras pas de raison de changer d'apparence.

— Que je tue, encore ? Alors c'est la seule solution ?

— Oui. Le sang régénère notre corps. L'animal prend le dessus lorsque notre santé se détériore. Il m'a fallu des années avant de contrôler mes transformations, pour devenir loup à ma guise.

— Je ne veux faire qu'une seule victime : Thémistos. Alors je pourrais renoncer à cet état, qui me semble maudit.

Lukios secoua la tête, mi-attristé mi-colère.

— Cela ne marche pas ainsi, Aurélia. Tu es jeune. Tu t'y feras. Nous sommes condamnés.

J'entrevis les crocs tranchants de mon compagnon. Le souvenir de sa morsure brûlante me traversa et m'arracha un petit hoquet. Je trouvais Lukios si... ténébreux. J'aurais dû éprouver de la répulsion pour lui. La parcelle d'humanité qui ne m'avait pas encore quittée me chuchotait de me méfier du démon. C'était un séducteur.

Je bredouillai :

— Bon, puisque je dois me nourrir jusqu'à plus soif, je vais aller... chasser. Dans la campagne... Je tuerai tout un troupeau de moutons s'il le faut. Et lorsque j'aurai assez bu, jusqu'à en être écoeurée... quand la lionne sera rassasiée, je redeviendrai... celle que j'étais, dans le seul et unique but d'approcher Thémistos. Je lui rappellerai ses crimes avant de le tuer. Il sera temps pour moi, ensuite, d'implorer le pardon de Zeus et de mettre un terme à cette existence insensée.

Lukios eut un geste de recul. Il retroussa les lèvres et un instant, je me crus menacée. Je n'avais pas encore compris qu'il n'y avait aucune possibilité de quitter la Légion. En temps et en heure, il saurait me l'expliquer.

*

* *

Cela eut lieu la nuit du solstice d'été. Il avait fallu une lune avant que je me sentisse prête. Enfin, je n'avais plus d'autre faim que le désir de venger mes parents. Bientôt, mon frère serait hors de danger.

La lionne était repue, ayant perpétré un véritable carnage hors des remparts d'Athènes. Désormais, sous mes traits humains, ceux d'une jeune fille de seize ans, aux longues jambes, aux cheveux bruns et à la taille élancée, je me foudrais dans la masse des convives fêtant Athéna, sans me faire remarquer.

Il faudrait éviter Périclès et son entourage, bien sûr, mais il y aurait d'autres occasions de se rapprocher de Thémistos.

L'obscurité embaumait le pin, et les herbes dont les cuisiniers étaient friands : la marjolaine, le thym, et le romarin. Mon flair était aiguisé.

Thémistos était un homme gras. Il avait une cinquantaine d'années. Ses cheveux étaient déjà blanchis, et il passait pour un sage auprès de ceux qui ne le connaissaient pas bien. Pour quelqu'un de plus perspicace, l'Athénien était surtout trop ambitieux et il était parvenu aux plus hautes fonctions par des intrigues peu avouables.

À la troisième veille, tandis que les flambeaux montaient sur l'acropole sacrée pour vénérer la déesse, je repérai mon ennemi dans la foule. Il escaladait les degrés plus lentement que les

autres, à cause de son surpoids, presque rattrapé dans son ascension par les gueux et souffreteux qui espéraient implorer les dieux afin de recouvrer santé et prospérité. C'était une occasion unique.

Sans ses appuis politiques, isolé des hommes de son espèce, effrayé par la proximité de la lie de la société, Thémistos était vulnérable.

Quand on se rendrait compte de sa disparition, on penserait à l'acte d'un misérable. Un vol qui aurait mal tourné, sans doute ; parce que Thémistos avait trop tardé, et qu'il s'était retrouvé encerclé par la populace.

J'abaissai mon capuchon de toile écru sur mon visage, que j'avais noirci d'un peu de boue pour simuler la crasse. Pieds nus, en haillons, j'avais l'air d'une fille des rues, et je me fondis dans le groupe. Parmi la population hétéroclite, je repérai un garçon à l'allure étonnante. Je n'aurais pas su dire ce qui détonait dans son apparence. Il portait une tunique beige froissée. Ses cheveux étaient châains, sa peau hâlée. C'était son odeur qui m'intrigua. On aurait dit du parfum, mais très inhabituel : trop fleuri, artificiel. J'en fus un peu intriguée ; Athènes devait accueillir un certain nombre d'étrangers en cette période de festivités, malgré les tensions qui régnaient dans le Péloponnèse. Je songeai tristement que j'avais quitté le domaine du stratège alors que la guerre nous menaçait, et que mon frère connaîtrait ces temps troublés, après que je me serais libérée de mon serment et que nos parents seraient vengés.

Mon ennemi était tout près. Mon rythme cardiaque s'accéléra. Mon regard devint perçant. Je n'avais en tête qu'une seule chose : m'emparer de ma proie.

Quand Thémistos sentit une main fraîche sur son bras transpirant, il vacilla un instant avant de retrouver son équilibre. Il se retourna vers la jeune femme sale qui venait d'attirer son attention. La moue pincée qu'il afficha me prouva qu'il n'avait pas distingué mes traits, dans l'obscurité. Je contrefis ma voix.

— Noble citoyen, je peux te prédire l'avenir, et j'ai eu un pressentiment particulier, à ton sujet...

— Garde ton baratin pour d'autres, siffla Thémistos, qui peinait à retrouver sa respiration. On ne se connaît pas.

— Peut-être, mais Hermès m'a soufflé à l'oreille des... choses à ton sujet. Des révélations. Que je pourrais te transmettre dès ce soir...

— Si je te payais argent comptant, compléta le gros Athénien. J'ai compris l'idée, et je ne suis pas intéressé. File, te dis-je !

Il leva la main comme pour me frapper.

Le jeune homme parfumé que j'avais remarqué tantôt happa alors le bras de Thémistos et entreprit de me défendre. Il exigea :

— Eh, laissez-la tranquille.

Thémistos leva un sourcil surpris. On ne lui parlait jamais comme ça.

— Mais de quoi tu te mêles, toi ?

— Tout va bien ? me demanda l'inconnu, avec sollicitude.

Son accent était étonnant, mais je compris tout ce qu'il me disait. Je le rassurais. Sans le vouloir, en s'interposant entre ma proie et moi, cet étranger risquait de faire échouer mon plan. Je lui demandai de s'occuper de ses affaires, au risque de passer pour une femme dédaigneuse et ingrate, mais je gravai dans mon esprit ses traits délicats et le son de sa voix aux sonorités traînantes. Ce ne serait pas la dernière fois que je me retrouverais en présence d'un être dont je n'étais pas capable de deviner la provenance. L'avenir m'apprendrait qu'il ne s'agissait pas seulement d'origines géographiques, mais également d'époque.

Thémistos m'avait prise pour une mendicante. Il profita de mon bref échange avec Milos pour tenter de poursuivre sa montée vers la lumière. Je le rattrapai d'un bond et le tirai en arrière.

Il manqua tomber et il en fut courroucé, un peu inquiet devant ma force et mon aplomb.

— Je te propose mes services. Tout travail mérite salaire, mon noble ami.

— Je ne suis pas l'ami des gueux, protesta-t-il, le front couvert de sueur.

Je changeai de ton. J'assénai :

— Tu n'es pas l'ami du peuple, c'est certain. Tu te nommes Thémistos. Tu voudrais être le bras droit de Périclès. Mais son gendre se trouve entre le pouvoir et toi.

— Tais-toi, malheureuse ! D'où sais-tu tout cela ? Viens donc à l'écart. Tu parles trop fort, s'affola le citoyen obèse.

Il rebroussa chemin, me poussant tout en bas des marches qu'il avait péniblement grimpées. Il m'attira derrière une boutique de l'agora, dans un coin mal éclairé.

En redescendant l'Acropole, Thémistos avait signé son arrêt de mort. Il n'avait en tête qu'une idée fixe : cette espionne pouvait lui faire du tort. La jeune mendiante connaissait les secrets des dieux.

Je me fis cajoleuse et garantis à mon client que mes conseils étaient avisés, sur ce qu'il conviendrait de faire, pour conquérir le pouvoir. J'approchai ma bouche de son oreille, ignorant son double menton en train de trembloter et le filet de transpiration qui lui mouillait les tempes. Cet homme me répugnait : il s'agissait d'un parvenu de la pire espèce, sans état d'âme, dont les mains avaient été souillées du sang de mes parents.

Au lieu de paroles sibyllines, ce ne fut qu'un murmure. Un gargouillis, émis par le sang bouillonnant qui s'échappa du cou de Thémistos, lorsque je lui plantai mes crocs dans la carotide.

Une main à la gorge. Le traître couinait comme un porc. Il essaya de retenir le flot qui s'échappait de sa blessure. En vain.

Je crachai avec répulsion. Je ne voulais pas boire de cette hémoglobine. Un filet rouge écarlate coulait depuis ma lèvre inférieure jusqu'à mon menton.

Dans mes yeux, un feu brûlait : celui des Enfers, où Thémistos se rendrait bientôt. Il payerait pour ses crimes, dans l'autre-monde.

Mais avant que ses paupières ne se ferment, il devait entendre ce que j'avais à lui dire.

Mes reproches. Mes accusations.

— Pour Philippos, mon père. Tu l'as assassiné pour voler la dot, qu'il transportait chez le futur gendre de Périclès.

Je lui décochai un coup de pied dans le ventre, et le vis tomber à terre, dans la flaque formée par son propre sang.

Il émit un cri aigu. Je le jugeai du regard, sans pitié.

— Pour Sophiana, ma mère, que tu n'as pas épargnée.

La haine m'habitait. Bientôt, il ne resterait plus que de la tristesse, pour tout ce que ce politicien abject m'avait arraché.

J'écrasai mon pied sur la figure de l'assassin de mes parents. Thémistos tressaillit de douleur. Retirant mon talon, j'ajoutai :

— Et pour avoir tenté de m'empoisonner, moi, leur fille.

Les yeux de Thémistos devinrent vitreux. Sa main retomba. Tout son corps s'affaissa. Il gisait sur le dos.

— Tu n'es qu'un porc immonde, murmurai-je, avec le sentiment satisfaisant qu'il s'agissait de justice et que mon ennemi avait mérité son sort.

Alors que Thémistos ne pouvait plus m'entendre, j'ajoutai :

— Je te maudis !

Seulement lorsque je compris qu'il était mort, j'éclatai en sanglots et m'essuyai les lèvres. Je

n'avais pas avalé une once du sang de cet homme que j'abhorrais.

Je ne supportai plus la vue de mon crime. J'appelai Lukios, confuse et soulagée.

Thémistos m'avait-il reconnue ? Les pieds couverts de boue, en haillons, se pouvait-il que je sois bien la fille de Philippos ? Celle qu'il avait tuée ? J'étais donc revenue d'entre les morts ?

Je reculai de plusieurs pas et m'agenouillai contre un mur malodorant, dans cette ruelle glauque. La flaque de sang grandissait sous le corps obèse de celui qui avait détruit ma vie. Je me souvins alors du jour qui avait scellé mon destin.

J'avais remarqué ce bijou, au cou de la fiancée de ce meurtrier. Une goutte d'ambre, sertie dans une initiale aisément reconnaissable : un Σ doré. Comment avait-il pu ? Ce collier était un cadeau de mariage que mon père avait offert à ma mère pour les dix ans de bonheur de mes parents. Le sigma était le début du prénom Sophiana. Lors du massacre de ma famille et du vol de la dot de la fille de Périclès, le commanditaire de l'attaque avait dû garder quelques trophées.

Je croquais alors dans une miche de pain au sésame. Nous étions en plein banquet : on célébrait la victoire d'Athènes, à Platées. Les filles n'y étaient pas expressément interdites, mais elles n'étaient pas les bienvenues non plus, sauf en couple. J'avais accompagné mon frère, Alexos. Mon estomac se révolta lorsque je compris que l'assassin de mes parents se tenait devant moi.

Éclair de lucidité. Thémistos avait offert ce pendentif à la grasse Oleia. Le politicien paraissait, arrogant, sûr que ses cinquante ans, son nouveau mariage et l'oreille du stratège lui permettraient de poursuivre une carrière prometteuse.

Ce jour-là, j'avais cherché Alexos dans la foule pour lui parler de mes soupçons. Mais mon frère était captivé par la voix de Dilepsa, cette merveilleuse chanteuse, à la beauté solaire. Un camarade l'avait entraînée dans son sillage pour une danse cadencée, et je ne l'avais plus revue avant de souffrir les affres d'une tentative d'empoisonnement. Thémistos avait compris que je l'avais démasqué. J'avais sombré dans le néant, et c'est sous une forme démoniaque que j'étais parvenue à en émerger.

*

* *

— Je suis là.

Lukios peina à me tirer de ma torpeur. Me voyant si faible, l'air absent, le visage fermé, le vampire sentit son cœur cogner fort et il me gifla à trois reprises pour me faire reprendre mes esprits.

— Laisse-moi mourir. J'ai fait ce qu'il fallait, protestai-je.

Mon instructeur me secoua.

— Allons. Il ne faut pas laisser ce cadavre derrière nous. Tu dois te mettre en sécurité.

J'étais lasse. Je capitulai.

— À quoi bon ? Hadès peut bien me rappeler...

Lukios fronça les sourcils. Il se mordit l'intérieur de la lèvre et réfléchit à ce qu'il pouvait dire pour m'inciter à me battre.

Je ne savais pas que sans moi, il se sentirait abandonné. Que ma présence, dans cette existence insensée, lui avait apporté plus de chaleur qu'il n'en avait trouvé durant bien des années.

Mais il était trop tôt pour parler de nos sentiments respectifs. Alors il déclara :

— Ta dette n'est pas payée.

Il me soutint jusqu'aux thermes, puisque j'avais dû quitter le colisée. Il m'abandonna sur la paille d'une cellule qui servait parfois de vestiaire, mais dont l'office était actuellement un débarras. La pièce comportait un renforcement où personne ne s'aventurait ; il y avait eu jadis des latrines, avant que les commodités ne soient modernisées, près de la salle du frigidarium. Un passage discret qui permettait autrefois de nettoyer la fosse conduisait au grand cloaque souterrain. Cet égout était devenu une issue que j'empruntais lorsque les bains bruissaient de vie, afin de ne croiser personne. Lukios et moi devenions aussi discrets que des ombres de l'autre-monde.

Lorsque je fus en sécurité, mon instructeur se transforma en loup pour saisir dans sa gueule le corps imposant de Thémistos, qu'il traîna jusqu'à l'extérieur de la cité.

La dépouille avait été saignée à mort. Nous ne voulûmes pas laisser le corps intact. Je souhai-

tais que Thémistos disparaisse, jusqu'à ce qu'il n'en restât nulle trace. Il fallut brûler le cadavre de mon ennemi sur un bûcher.

Sans monnaie. Incapable de payer son passage vers l'Enfer, Thémistos était ainsi assuré d'une damnation éternelle.

*
* *

On purgeait les bains, de temps en temps, la nuit. Je ne pouvais pas circuler dans les locaux des thermes à ma guise, dans ces cas-là. Passant par les égouts, je m'enfuyais de mon refuge pour arpenter Athènes, investie de la mission qu'Hadès m'imposait.

J'avais espéré naïvement rejoindre mes parents dans l'au-delà, au terme de ma vengeance.

Dans l'étrange sommeil qui alourdissait mes paupières tous les matins, pour m'isoler du monde des humains, je fis un rêve particulier, qui m'instruisit sur ce que les dieux infernaux attendaient de moi.

J'étais au palais de Perséphone ; la déesse me traitait en amie. Elle me caressait les cheveux, me servait du vin miellé. Je souriais à ces marques d'affection. La reine des Enfers me parlait d'Alexos, de son talent pour les études, du destin qui attendait mon frère. J'étais soulagée et fière : un médecin dans la famille, c'était inespéré.

Soudain, la déesse se montra plus ferme. Son visage devint sévère. Elle me rappela l'interdiction formelle d'approcher les humains. Surtout ceux auxquels nous étions liés par des liens de parenté.

Je l'avais sauvé ; je devais m'en réjouir mais aussi m'en contenter.

Pour m'acquitter de ma dette, il fallait que je protège un homme. Je le reconnaîtrais à la marque des damnés qu'il arborerait.

Traquer un allié d'Hadès. Le surveiller. Apprendre qui soutenait ses idées. Quels étaient ses ennemis. Les éliminer.

Je me réveillai au déclin du soleil, après la fermeture des thermes, lorsque les Athéniens furent tous rentrés chez eux pour dîner.

Je devais prêter mes yeux et mes oreilles à Hadès, sur Terre. J'étais sa Légionnaire. L'espionne du dieu des Enfers.

*

* *

Je reconnus Stephanos sur le parvis de l'Héliee.

À l'époque où je logeais chez Périclès, j'avais déjà croisé le gendre du stratège. Il était peu probable que l'avocat me reconnaisse, mais il valait mieux me dissimuler dans l'ombre. À cette heure indue, aucune jeune fille honnête ne devait errer seule sur l'agora.

D'ailleurs, il était anormal qu'un citoyen respectable comme Stephanos sorte le soir. Le